

**Québec français**



## **La difficile suite du monde** **Interview avec Jacques Grand'Maison**

Yolande Ricard

---

Number 89, Spring 1993

Littérature : génération nouvelle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44607ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this document

Ricard, Y. (1993). La difficile suite du monde : interview avec Jacques Grand'Maison. *Québec français*, (89), 82-84.

# LA DIFFICILE SUITE DU MONDE

INTERVIEW AVEC JACQUES GRAND'MAISON PAR YOLANDE RICARD

« Une société qui transmet mal le savoir, le savoir-faire, les codes et les rites sociaux, le sens des fêtes et la spiritualité est en danger de mort. »

Tony Anatrella.

*Le drame spirituel des adolescents ( Profils sociaux et religieux ) et Vers un nouveau conflit de générations ( Profils sociaux et religieux des 20-35 ans )* publiés chez Fides en 1992 sont l'aboutissement d'une enquête effectuée par des chercheurs sous la direction de Jacques Grand'Maison auprès de jeunes qu'ils ont suivis sur une période de cinq ans.

Ces deux livres identifient les problèmes soulevés par l'ensemble de ces jeunes qu'ils soient adolescents ou jeunes adultes. Ils tracent un portrait des carences de la société québécoise des éléments de solution.

*Dans vos deux derniers ouvrages, Le drame spirituel des adolescents et Vers un nouveau conflit de générations, vous affirmez que nous assistons à une « déculturation » de notre société. Qu'entendez-vous par là ?*

Une des remarques que formulent fréquemment des jeunes, des *baby-boomers*, des aînés, est celle-ci : « Je ne comprends plus rien, je me sens impuissant, je ne sais plus quoi transmettre ». Ces propos expriment un problème profond : la déculturation. C'est un phénomène important inscrit dans la conscience des gens. Les êtres ont « mal à l'âme »,

et, ce qui est plus grave, c'est qu'ils semblent ne plus avoir de mots pour dire ce mal. Voilà ce qu'est la déculturation.

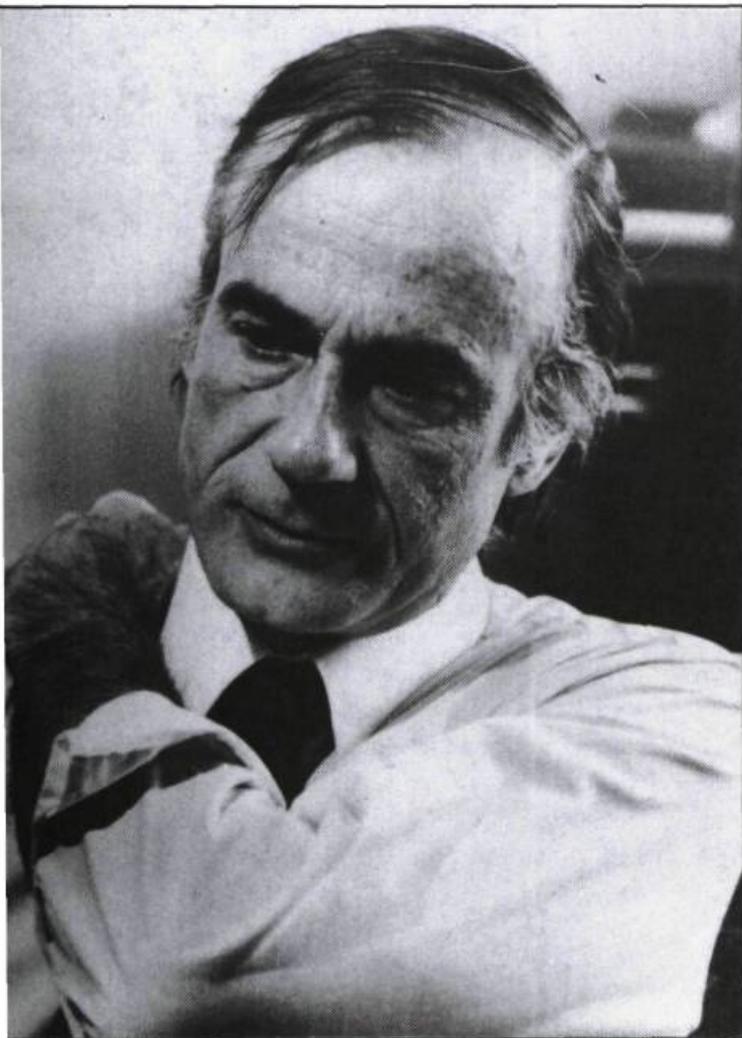
Ce problème engendre des difficultés de tout genre, dont la violence. En effet, beaucoup de délinquants se sentent impuissants à se dire, à se défendre au plan de la parole ; c'est pourquoi ils ont recours à leurs poings. Il se produit, par manque de mots, une implosion incroyable à l'intérieur d'eux-mêmes, qui aboutit souvent à la violence. S'exprimer veut dire faire sortir la pression. Ce terme ré- fère à notre capacité de dire qui nous sommes, ce que nous pensons et ce que nous voulons. Voilà le contraire de la dé- culturation.

La déculturation entraîne bien d'au- tres problèmes. Nous vivons actuelle- ment dans une société pluraliste consti- tuée de cultures différentes. Terminée la solitude traditionnelle du Canadien fran- çais !

*Mais comment les Québécois réagis- sent-ils devant cette diversité ?*

Donnons un exemple : une rivière qui a un lit solide, profond, avec de bonnes rives, peut accueillir sans risque de nom- breux affluents. Mais si ses balises sont fragiles, molles, elle se perdra ; il n'y aura plus de courant, de puissances : ce sera un étang. Se produira une indifféren- ciation. C'est la même chose au plan hu- main et social. Notre culture nous permet de nous distinguer, de nous différencier ; ce qui nous permet d'accueillir les autres cultures sans danger. Il faut être « cultu- ré » dans sa propre histoire pour ne pas se sentir menacé par ce qui est différent de soi.

L'indifférenciation est un drame pro- fond. Tout est dans tout. Dans la Bible, le déluge est symbolique, c'est l'indifféren- ciation ; les eaux originelles dans lesquel-



les tout est dans tout. Babel, c'est la même chose. Les différences sont toutes laminées ; on répète les mêmes slogans : « Tout le monde le fait, fais-le donc », ou encore, « Allons briqueter des briques ». C'est une espèce de langage zéro, d'espéranto. Cela n'a pas de sens. Les cultures, les races différentes sont des richesses.

Nous pouvons nous retrouver dans un cadre d'indifférenciation sur plusieurs plans ; par exemple, nous assistons actuellement à des manifestations d'un religieux sauvage : Dieu, c'est un arbre, c'est toi, c'est moi, c'est le cosmos. Tout est dans tout. C'est la culture au point zéro. Allons plus loin pour découvrir les conséquences de ce phénomène de déculturation.

À travers une certaine conception, une certaine idéologie d'égalitarisme entre hommes et femmes, s'est développé subrepticement, subtilement, un phénomène d'indifférenciation des rôles, des sexes, des générations, un peu comme si tout le monde avait le même visage. Cela ressort d'une façon étonnante dans nos entrevues. Voilà ce que dit à son père un des adolescents que nous avons suivi au cours de ces cinq ans : « Papa, des amis, des copains, j'en ai beaucoup ; un père, je n'en ai qu'un. Veux-tu essayer de l'être ? » Lorsqu'il y a négation de rôles, ce surmoi qu'incarne le père n'existe plus. La confrontation nécessaire au développement des adolescents n'est plus possible. C'est encore de l'indifférenciation, de la déculturation.

#### *Quelles sont les implications de cette déculturation au plan pédagogique ?*

Les phrases citées tout à l'heure, « je ne comprends plus rien, je me sens impuissant, je ne sais plus quoi penser, quoi transmettre », traduisent déjà une impasse au plan pédagogique. Dans l'acte d'enseigner, il y a trois phrases : la transmission des savoirs, des apprentissages et la démarche initiatique. C'est là, je crois, que nous avons failli le plus : la disparition des rites initiatiques. Il est relativement facile pour un professeur de se donner une compétence en mathématique ; mais en pédagogie, c'est autre chose. C'est un long processus. Pour moi, la pé-

dagogogie est une ardente patience. La démarche initiatique est un des lieux pour repenser la pédagogie.

Je vais vous parler d'Éric. Il a maintenant 24 ans et sort de Polytechnique. Pourtant, autrefois, Éric était un décrocheur. À l'adolescence, l'école ne l'intéressait plus ; il avait compris que, dans notre société, l'éducation n'a pas de valeur en elle-même, mais sert uniquement à l'acquisition de biens matériels. Il ne trouvait plus à l'école ce dont il avait besoin. C'est alors qu'Éric est allé travailler au garage de son oncle ; il y avait entre eux de la connivence, de la complicité. L'oncle l'initie à la mécanique bien sûr, mais en même temps à une foule d'autres choses ; ils discutent de politique, d'histoire, de la petite et de la grande. L'oncle lui prête des livres de mécanique. Petit à petit, Éric se rend compte de ses lacunes, de son impuissance à discuter avec son oncle. Puis le goût de retourner à l'école réapparaît. L'oncle a joué le rôle du tiers initiateur en dehors du milieu familial premier. Dans certaines sociétés, certaines tribus, ces rites sont très structurés. Au cours de l'histoire, on avait saisi cela. Le rapport Parent avait pourtant insisté sur l'importance de l'adulte, du titulaire de classe auquel le jeune peut s'identifier. Éric est allé chercher cette fonction en dehors de l'école. Ne cherchons pas de boucs émissaires chez les parents, l'école, le gouvernement ; nous sommes tous responsables de cette situation. Si la fonction, le rôle de titulaire était assumé, nous aurions moins de problèmes. Beaucoup d'entre nous ont eu un de ces initiateurs adultes qui devenaient un guide.

Par-delà la déculturation, il y a une crise de transmission, une crise pédagogique. Les jeunes ont besoin de démarches initiatiques et leur absence entraîne de graves problèmes au plan social. Les gangs de jeunes réinventent les rites initiatiques, mais de façon violente, perverse dans une certaine mesure, parce qu'ils n'ont pas de guide, de tiers adulte, de pédagogue si vous voulez. C'est peut-être leur manière de répondre au « mou » des adultes qui permettent n'importe quoi ; c'est ce que j'appelle la violence du mou. Quand nous nous enlisons dans du sable mouvant, nous cherchons quelque chose

de ferme. Il est intéressant de constater que beaucoup de *skinheads* viennent de milieux excessivement permissifs. L'absence de balises, de résistances, amène les mêmes effets pervers qu'une éducation trop autoritaire. Les jeunes, qui vivent sans balises, dans le « mou », se jettent parfois en voiture sur un pilier. Certains suicides sont éloquentes.

Les jeunes ont besoin de défis. Je pense à des projets communautaires de recyclage, de reclassement social, dans lesquels les jeunes montrent qu'ils sont capables d'engagement. Je songe à des projets dans lesquels toutes les dimensions de la vie d'un jeune sont touchées et utilisées. Voilà qui n'exige pas des millions de dollars. Il faut intégrer à l'éducation la démarche initiatique qui permet et favorise le développement de tout l'être humain. De plus, la techno-bureaucratie en éducation isole les problèmes : un problème, une filière, un spécialiste. Nous avons une vision sectorielle des choses et ainsi nous entravons la démarche initiatique qui considère la personne tout entière. Il nous faudra également redécouvrir l'importance de la discipline ; notre société a reconnu des besoins de liberté, de spontanéité, mais a négligé les valeurs de durée, de suivi, de résistance, de courage, de cohérence, de fermeté ; valeurs qu'elle admet pourtant dans les sports. Dans notre enquête sur les adolescents, ce n'est pas leur appel de liberté, mais leur besoin de fermeté qui nous a frappé. Les jeunes ont besoin de résistance et ils nous l'ont exprimé.

Il ne s'agit pas de pédagogie du passé. Nous sommes toujours accusés de cela. Il s'agit de raccorder les valeurs de progrès et celles de la durée ; et la démarche initiatique lie le savoir, les apprentissages et la culture.

*Parlez-nous de ces autres jeunes qui étudient parfois très longtemps, mais qui abandonnent avant l'obtention de leur diplôme.*

Plus nous allongerons la scolarisation, plus nous devons y associer des responsabilités qui amènent une reconnaissance sociale. Ne l'oublions pas, nous vivons dans une société où l'éducation n'est pas une valeur en soi. De plus, comment

construire un projet de famille, de travail, dans une société qui offre si peu au plan de l'emploi. C'est la précarité totale. Parfois encore ces mêmes jeunes entendent les adultes, qui ne croient plus au passé, affirmer qu'il n'y a pas d'avenir. Nous les plaçons devant une impasse. Ces jeunes ressentent une grande colère née souvent par notre génération. Pourtant, elle est là cette révolte et peut engendrer un conflit important des générations. Ils sont en colère ces jeunes et nous demandent notre solidarité. Nous devons céder des acquis sans quoi ils se révolteront. Et nous nous étonnons qu'ils décrochent ! Nous pouvons faire toute sorte de plaidoyers pour que les jeunes poursuivent leurs études jusqu'à l'obtention d'un diplôme. Ils seront inutiles si ces jeunes sentent le futur bloqué, fermé, dans une société qui n'a plus le sens de la durée. Si vous rejetez le passé et niez l'avenir, vous êtes dans l'idéologie du présent ; il y a un néo-conservatisme du présent ; le présent, c'est l'instant, l'immédiat avec ses pulsions. C'est très limité. Qui dit scolarisation dit apprentissage long. Les apprentissages longs demandent de faire crédit aux parents et aux enseignants. L'éducation se fait dans la durée, la continuité dans une distance par rapport à l'histoire, mais également à l'intérieur d'une tradition. C'est ainsi que se construit l'évolution. Il va falloir se ressaisir. Je suis pessimiste à court terme ; mais je demeure un têtard à long terme qui espère. Il nous faudra du courage, de la « couenne », de la fibre.

*Mais par où commencer ? Où trouver un sens, une signification ?*

Je dis souvent que ce qui manque à nos institutions, à nos projets, c'est une mise au centre de la table. Cela pourrait être la réintégration des jeunes décrocheurs, l'analphabétisme fonctionnel par exemple. Savez-vous que Pittsburg a été une des villes américaines les plus infernales et qu'elle est devenue un lieu où il fait

bon vivre ? c'est une des villes les plus intéressantes aux États-Unis. Savez-vous pourquoi ? À un moment donné, les habitants ont atteint le fond du baril et ils se sont mis à travailler ensemble : églises, syndicats, patronats, le monde de l'éducation, municipalités, affaires sociales ; ils se sont donné une mise au centre de la table. Et savez-vous ce qu'était cette mise ? Les jeunes, les décrocheurs scolaires. Les jeunes sont l'avenir du présent ; c'est ce qu'on a de plus cher, les enfants. C'est ce qu'on a de plus profond, de plus dynamique, de plus positif. Erikson disait : « Je suis ce qui me survit ». Nous sommes ce qui nous survit, c'est-à-dire l'enfant. Il faut faire front commun et devenir solidaires des jeunes.

Nous entrons dans un âge de réunion des différentes composantes de la vie. C'est pour cela que la pédagogie est importante : elle touche à toutes les dimensions de l'être si elle s'inscrit comme démarche pédagogique. Je n'ai jamais autant entendu parler d'espérance, de sagesse, que lors de notre enquête. C'est une recherche de transcendance. Tous, nous cherchons quelque chose qui mérite le respect, la loyauté profonde. Nous assistons actuellement à une triple crise de transmission : de la vie, de la culture et de la spiritualité ; ces trois crises sont interreliées.

De plus, nous vivons dans une société individualiste, narcissique, où l'autre n'a pas de visage et où le moi est enfermé dans son image. L'enfant n'a pas sa réalité à lui, ni sa réalité à moi : non, il est gentil dans la mesure où il correspond à l'image que j'ai de lui. C'est terrible ! Il nous faut nous interroger, nous remettre en question. Il faut aussi accepter nos limites, c'est primordial. L'être humain est ouvert sur l'infini, sur l'impossible, mais à l'extérieur de ses limites.

Marguerite Yourcenar, dans les *Mémoires d'Hadrien*, disait que la vie était un cheval de race dont elle épousait les mouvements, mais après l'avoir dressé. Voyez tout ce qui est exprimé ici : la sensualité, l'affectivité, la liberté, mais aussi la maîtrise de soi, la discipline, l'autonomie. Nous avons à réunifier ces valeurs.

Enfin, je tiens à vous répéter qu'il n'y a pas d'éducation, qu'il n'y a pas d'initiation, qu'il n'y a pas de reculturation possible sans la solidarité entre les générations. Si nous demeurons dans l'idéologie du présent, avec une disqualification du passé et une non-foi en l'avenir, c'est désastreux pour les jeunes. Nous avons à revoir nos comportements, nos philosophies de vie, nos choix. Pour moi, c'est une prise de conscience prioritaire et urgente.